



Hélène Giannecchini s'attache à documenter des existences anonymes, à leur donner une voix. Elle reproduit ainsi dans son livre des photographies glanées dans des archives institutionnelles ou d'associations militantes LGBT. Comme celle-ci, dont l'auteur est inconnu, prise vers 1940. (Collection personnelle)

Essai

L'amitié prodigieuse

En se fondant sur son expérience de femme lesbienne, Hélène Giannecchini dessine les contours d'un sentiment qui relève d'un choix au potentiel subversif encore insoupçonné

Marco Dogliotti

Le repas de famille idéal selon Hélène Giannecchini? Aux places d'honneur siègeraient face à face la théoricienne Monique Wittig et la poétesse Audre Lorde. Parmi les convives figureraient Virginia Woolf, Leslie Feinberg, Claude Cahun, Renée Vivien et d'autres icônes de la culture queer. Et des personnes moins connues ou anonymes découvertes à travers les archives. A cette famille choisie, cimentée par le partage de rêves et d'aspirations communes, l'autrice donne un nom: amitié.

Dans son nouvel essai, *Un Désir démesuré d'amitié*, Hélène Giannecchini dessine les contours éthiques, politiques et pratiques de

ce sentiment si fondamental dans son existence de femme lesbienne. L'amitié, comment la définir, comment la vivre? Elle est plus signifiante que les liens du sang, plus durable que le sentiment amoureux. Pourquoi faire tant de cas des ruptures amoureuses alors que la fin d'une amitié blesse davantage et ne cicatrise pas avec le temps? Et pourquoi devrait-on réserver au temps de l'enfance l'amitié ardente et exclusive, celle des matelas collés pour se chuchoter des confidences toute la nuit dans une langue secrète? Et céder à l'âge adulte à l'injonction sociale de se consacrer à des occupations soi-disant plus sérieuses comme la vie familiale et professionnelle? En quoi l'amitié peut-elle être

un outil déterminant au service de l'histoire qu'elle entend raconter, une histoire féministe, minoritaire et queer?

Parce qu'elle désigne un «nous», l'amitié contient en germe une puissance révolutionnaire. Saint-Just l'avait bien perçu, qui proposait que les citoyens rendent publique «tous les ans durant le mois de ventôse» la liste de leurs amis. Dans le prolongement de ces propos, Hélène Giannecchini se demande comment serait un monde où l'amitié conférerait des droits. Où l'on pourrait par exemple librement choisir les personnes dont nous voulons faire nos héritières. Où l'on ne nous refuserait pas une visite dans un service d'urgences sous prétexte que nous ne sommes pas membres de la famille.

Se glisser dans les silences

De nombreuses autres inspirations théoriques viennent, entre autres, de la lecture de Michel Foucault, de Roland Barthes, de la philosophe Donna Haraway, de l'anthropologue Kath Weston qui a, la première, défini la famille choisie dans son ouvrage *Family We Choose. Lesbians, Gays, Kinship*. Mais le propos d'Hélène Giannecchini n'est pas celui de s'en tenir à l'abstraction. Elle ne cesse de s'interroger sur comment mettre en pratique l'amitié telle qu'elle la conçoit. En se basant sur sa propre expérience. En essayant aussi d'imaginer des lieux de vie à partager avec les personnes avec qui l'on souhaite vivre ou vieillir.

Son ambition est aussi celle de documenter par son travail des existences anonymes, de leur donner une voix. «J'ai la conviction que la littérature peut se glisser dans ces silences, non pas pour y trouver des prétextes à fiction, mais pour réparer certains oublis». Au nom d'une «éthique de l'attention», elle entend «faire place aux détails, aux figurants, aux

vies considérées comme mineures ou méprisables, aux personnes à l'arrière-plan des photos». Dans les archives institutionnelles ou militantes, comme les Lesbian Herstory Archives de Brooklyn ou la Gay Lesbian Bi and Trans (GLBT) Historical Society de San Francisco, l'autrice a recueilli des textes et, surtout, des photographies dont certaines sont reproduites dans son livre.

Hélène Giannecchini a une formation d'historienne de la photographie et s'emploie à faire parler les images en suivant la recommandation de Monique Wittig: «Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente». Ainsi de ce cliché représentant un couple d'hommes français durant la Seconde Guerre mondiale. L'essayiste nous fait mesurer combien le fait de vivre ouvertement leur homosexualité et d'en laisser une trace photographique a pu représenter une transgression et un danger. Elle nous invite aussi à nous intéresser à une ombre projetée sur le bas de l'image. Elle appartient sans doute à la personne qui a tenu l'appareil et qui maîtrise l'art délicat et bienveillant de se tenir à la juste distance. En somme, «l'amie parfaite». ■

Hélène Giannecchini est l'invitée de la librairie Nouvelles Pages, rue Saint-Joseph 15, à Carouge (GE), le 11 décembre à 18h30.



Genre Essai
Autrice Hélène Giannecchini
Titre Un Désir démesuré d'amitié
Editions Seuil
Pages 267

Une mésalliance révélatrice au royaume des narcos

Une enquête ethnographique au ras du quotidien met à nu l'imbrication de l'Etat et du trafic de drogue au nord du Mexique

Sur le trafic de drogue entre le nord du Mexique et les Etats-Unis, les centaines de morts impunies, les chefs de clan et leurs liens avec l'armée, la police et la justice, on a lu quantité de reportages, d'études, de romans. Mais *L'Histoire de Diana* a ceci de fascinant et de novateur qu'elle montre avec beaucoup de finesse la violence au quotidien à travers des destins individuels. D'abord journaliste, devenue anthropologue, Sabine Guez a

passé de nombreuses années dans une des villes «les plus mortelles du monde», Ciudad Juarez, par où passe la drogue vers les Etats-Unis, à la frontière du Texas, en face de la ville d'El Paso.

Une aura d'aventure et de glamour

Cette approche au ras du terrain fait ressortir les mécanismes d'accoutumance – cette «désensibilisation à la violence» qui opère à tous les niveaux de la société et qu'elle observe sur elle-même. «Who gives a fuck!», constate en passant Diana, avec un cynisme ordinaire. Et en effet, plusieurs des

informateurs de l'anthropologue sont morts, depuis, de mort violente. Elle-même a pris le risque d'en savoir trop.

Diana est une femme de «haute naissance», d'une lignée qui compte d'importantes figures politiques. Elle en est très fière, mais cette ascendance ne l'a pas empêchée, dans les années 1980, d'épouser, au scandale de son milieu, Gilberto Ontiveros, dit «El Greñas», un des grands patrons de la drogue. Désormais divorcée alors qu'Ontiveros a passé de nombreuses années en prison, Diana accepte de raconter son histoire à l'anthropologue dans l'espoir que celle-ci en tire un best-seller.

Pourquoi a-t-elle voulu épouser Ontiveros? Ce self-made-man dispose d'une grande fortune, mais elle-même est très riche. Il semble plutôt que dans ces années 1980, les grands trafiquants jouissent d'une aura d'aventure et de glamour. Dans un Mexique en crise économique, ils représentent les gagnants. Plus la corruption étatique est flagrante, plus les patrons comme Ontiveros passent pour des bienfaiteurs. Puis ils perdront cette aura et Diana regrette désormais ce qu'elle considère comme une erreur.

Mais en remontant un peu plus haut dans l'histoire des siens et de leurs alliés, l'enquête montre un

climat de tolérance, voire de collaboration tacite, qui est le ciment d'une société complexe. L'union de Diana avec Ontiveros «est un cas d'alliance de classes qui a avorté, mais son histoire suggère la permanence du concours de toutes les catégories sociales au trafic de drogue». ■ Isabelle Rüf



Genre Anthropologie
Autrice Sabine Guez
Titre L'Histoire de Diana. Trafic de drogue et politique dans le Nord mexicain
Editions Anacharsis
Pages 256